



Frontières du monde, attentes du coeur: la quête de l'Eldorado dans quelques romans de migrITUDE africains¹

par Marco Nuti

La thématique de l'exil africain a fait l'objet de nombreuses études critiques.² Qu'il s'agisse du départ, du retour triomphant ou du séjour prolongé du fils prodigue dans le pays d'accueil, les attentes ainsi créées et suscitées sont synonymes pour les membres de la famille restés au pays d'un début de processus d'enrichissement à la fois personnel et familial, et du passage immédiat d'une classe sociale à une autre. Ainsi, l'émigration constitue une nécessité et se transforme par la même occasion en ultime but de la plupart des membres des familles pauvres. L'objectif essentiel est de s'éloigner, et toute sa famille avec, de la misère qui rythme le quotidien de ces populations périphériques pour arriver aux zones de bonheur que sont les "villes blanches" ou les quartiers habités en majorité par des familles expatriées où sont localisées la plupart des ambassades et autres représentations étrangères à l'instar de la répartition géographique des villes africaines dans, par exemple, *Ville cruelle* d'Eza Boto. Dans cette quête, tous les coups sont permis et tous les moyens sont bons pour s'en sortir. En amont comme en aval, chaque projet de voyage est entouré de zones d'ombre formées de divers "silences"

¹ "MigrITUDE", mot forgé par Jacques Chevrier pour désigner un courant de la littérature caractérisé par un discours "décentré, puisque, d'une part, [ces écrivains exilés] se trouvent placés en situation d'exilés par rapport à une Afrique de plus en plus lointaine et mythique, et que, d'autre part, ils doivent affronter le quotidien d'une société française qui n'a pas pris la mesure de la diversité culturelle dont elle est issue" (Chevrier 2002: 324-325). Jacques Chevrier a écrit récemment un article qui aborde cette question définie sous le terme "MigrITUDE", en opposition à la "Négritude". Selon Chevrier ce "néologisme renvoie à la fois à la thématique de l'immigration, qui se trouve au coeur des récits africains contemporains, mais aussi au statut d'expatriés de la plupart de leurs producteurs qui ont délaissé Dakar et Douala au profit de Paris, Caen ou Patin".

² Nous citerons, à titre d'exemple, les articles de Fonkoua Romuald, 1993, "Roman et poésie d'Afrique francophone: de l'exil et des mots pour le dire", *Revue de Littérature Comparée*, Janvier-mars, Paris, Didier Littératures, pp. 25-41; de Bazenguisa Remy et Mac Gaffey Janet, 1995, "Vivre et travailler à Paris, des jeunes Congolais et Zaïrois en marge de la légalité économique", *Politique Africaine*, Juin, 58, Paris, Karthala, pp. 124-137; et l'ouvrage de Barthomière William, 2006, *Les Diasporas dans le monde contemporain*, Paris, Karthala, Collection "Homme et société".



observés par les uns et les autres, lesquels participent à la création des mythologies de la migration. Ainsi, dans ces quartiers populaires où tout se sait et finit par se savoir à cause de la promiscuité sociale, le silence reste le seul gage de réussite. La jalousie que suscite un tel voyage pourrait amener certains personnages à des manœuvres de déstabilisation, car le but consiste pour chaque famille à faire figurer d'abord, comme le précise Achille Ngoye dans *Kin-la-joie, Kin-la-folie*, son propre ambassadeur au "bottin téléphonique de Paris" (Ngoye 1993: 156), symbole de réussite sociale. Dans *La Dette coloniale*, afin de ne pas compromettre la réussite du voyage, la mère de Mutombo, candidat au voyage, lui recommande de "ne glisser un mot de cela à personne, étant donné que ça attirera bien des jalousies aussi bien des voisins que des membres de la famille" (Kabamba 1995: 22). Le départ, même supposé, vers l'Europe, véritable Eldorado, est l'objet de toutes les rumeurs, telles qu'en témoignent ces propos du personnage de la tante: "Tous ceux qui y vont (...) reviennent bien équipés, bien nantis et ils mènent une vie aisée" (*Ibid.*: 31).

Certains personnages, pour des raisons de superstition ou de dignité, voire de stratégie, préfèrent l'anonymat. Par manque de moyens, ils utilisent des chemins détournés pour arriver à "Rome". Cette forme de voyage est appelée "*nzela ya mayuya*" (la voie clandestine en lingala, une des quatre langues nationales du Congo). Ce voyage consiste à passer les frontières au fur et à mesure, jusqu'à atteindre "la terre promise" (Paris ou Bruxelles, Londres, etc.). Peu importe la durée du voyage qui prend parfois des mois, voire des années, avant d'atteindre la première capitale occidentale, après celles des divers pays africains traversés. Cette prudence stratégique est aussi instaurée au sein même de la famille. La réussite du voyage est d'autant plus importante pour la famille qu'être choisi parmi tant de jeunes qui cherchent à voyager est perçu comme un signe de la magnanimité des ancêtres. Eux seuls sont censés révéler parmi tous les jeunes de la famille celui qui portera le fardeau de la reconnaissance de tous les efforts consentis pour rendre possible ce voyage. Cette grâce devra, par conséquent, être tenue secrète jusqu'au jour du voyage, au risque d'attiser la jalousie et de susciter l'envoûtement des esprits malveillants car toute indiscretion pourrait amener la malédiction et entraîner l'échec de l'entreprise. Les répercussions, en cas d'indiscretion, sont immédiates. Cela peut aller de la simple perte du passeport ou du billet à une expiration quasiment inexplicable et instantanée du visa au moment du voyage. C'est pourquoi, pour éviter toute fuite d'informations pendant les préparatifs, le secret doit rester dans le petit cercle familial. En d'autres termes, la réussite de l'émigration, cette quête d'un futur meilleur, est aussi fonction d'un accord préalable avec les siens, voire avec son passé. La réussite du départ n'est, en fait, qu'une continuité avec le passé. L'Europe est considérée comme une terre d'élection [divine], comme le confirme ce commentaire de la mère de Mutombo pour qui le voyage est manifestement un "cadeau des ancêtres" (*Ibid.*: 32). Ces omissions sur le financement du voyage atténuent la responsabilité de l'individu par rapport au sacrifice collectif. Le migrant reste persuadé du soutien des siens, tant de ses ancêtres que de ceux restés au pays. Les zones d'ombre qui entourent les préparatifs et les moyens mis en oeuvre pour sa réussite rendent le succès du voyage d'autant plus symbolique qu'il est le résultat des efforts collectifs.



C'est pourquoi la perspective même de l'échec ne peut, en aucun cas, du moins avant le voyage, effleurer l'imagination du prétendant au voyage. Ce secret de la mère est aussi une sorte de "pacte de confiance" qui lie désormais le migrant à sa famille. La mère ou l'épouse est souvent l'accompagnatrice silencieuse qui rend possible le voyage; c'est le cas du personnage de Macky, dans *Kin-la-joie, Kin-la-folie*. Son ex-épouse, après lui avoir fait obtenir le billet d'avion, le passeport et "l'accord" des douaniers, lui présente le voyage comme un processus de renaissance: "Je tiens à te récupérer: nous avons des enfants à élever, on fera plein de choses ensemble" (Ngoye 1993: 138). La réserve est également observée à l'arrivée dans le pays d'accueil, car c'est sur elle que repose la stratégie de survie qui amène certains personnages au début de leur exil à ne solliciter leur mémoire qu'en fonction des intérêts du moment soit pour justifier leur silence, soit pour corroborer leurs propos. La prudence à l'arrivée est observée par le demandeur d'asile vis-à-vis des autorités comme des autres demandeurs, considérés à la fois comme compagnons et concurrents. Benladen, dans le roman de Abdourahman A.Waberi, précise:

J'ai laissé tomber mon vrai nom, Bachir Assoweh [...] A Djibouti, ils ont dit de crier partout "Vive Benladen", c'est comme ça que je connais son nom, puis d'arrêter tout de suite sinon, c'est la prison de Gabode pour tout le monde, les mamans, les tontons, les enfants, tout le monde. Mais ça c'est encore un secret. J'ai rien dit, non? (Waberi 2003: 14-15)

Garder l'anonymat, dans ce cas précis, fait partie des stratégies de survie que les exilés mettent en place et tiennent à transmettre aux nouveaux venus, à l'instar de ce conseil donné à Benladen: "Avec les policiers, Moussa il m'a confirmé de faire l'idiot. Surtout pas montrer qu'on sait parler français. Pas trop gêner l'affaire, donc fermer sa bouche" (*Ibid.*: 14). Surtout ne pas oublier qu'ici, "fini Djibouti, ici on est à Roissy, faut que je fais attention de parler à tort et à travers" (*Ibid.*: 15). Et Benladen d'ajouter qu'il faut surtout "fermer sa bouche. Dire oui ou non comme ça en bougeant la tête, ça suffit hein? Fermer sa bouche, bouger la tête-là ou pleurer beaucoup pour pêcher la pitié" (*Ibid.*: 14) en vue d'éviter l'expulsion tant redoutée.

La circonspection qui entoure les parcours clandestins des personnages foisonne dans les romans de la migritude. Quelles que soient les difficultés auxquelles ils sont confrontés (emprisonnement, rapatriement, etc.), les exilés observent, en toutes circonstances, la loi du silence, règle d'or de la communauté diasporique et de la reproduction des mythes de l'immigration. Ils avaient beau séjourner à Fresnes, à la Santé ou dans une autre Bastille à la bouffe et télé garantie qu'ils prétendaient habiter tel bout de l'Hexagone. Leurs pareils les domiciliaient à des adresses fictives alors qu'ils les savaient pertinemment au trou. Ce brouillage des pistes se voulait décourager les colporteurs de nouvelles, attribuer le séjour prolongé en Miguel à l'exploitation d'un filon aurifère, susciter des vocations au voyage. (Ngoye 1993: 158)



L'exploitation d'un prétendu filon justifie la prolongation du séjour et ravive davantage les espoirs de ceux restés au pays. Cependant, malgré les efforts et les privations consentis pour décrocher la fortune ou l'achèvement des études universitaires, l'échec amène certains fils prodigues, non seulement à couper tout lien avec les siens, mais (même) à ne plus envisager de retour au pays natal. La plupart de ces personnages partis à la quête de la fortune ne savent plus ni pourquoi, ni comment rentrer chez eux. Le désarroi est total. Il suffit de lire le bilan que nous dresse l'auteur narrateur de *La dette coloniale* pour se rendre compte de l'ampleur du phénomène:

Certains finissent par attraper la folie; d'autres s'adonnent à la débauche ou vendent de la drogue, à l'instar de Bali qui est en prison en Espagne parce que la police l'avait attrapé en train "d'échanger" de la marijuana. Grand Henri pratique la mendicité dans les rues bruxelloises, car trois fois de suite, il a failli être déporté et il n'ose plus voler dans les magasins. Il n'a jamais informé sa famille qu'il ne s'était jamais marié et qu'il n'avait jamais terminé ses études. N'ayant plus d'adresse fixe, son courrier arrive chez moi et sur les petites enveloppes, on peut lire "Professeur Henri". (Kabamba 1995: 148)

Tous les mensonges tissés tout au long du séjour européen finissent par être les seules traces de leurs rêves passés. Dans certains cas, le retour triomphal est l'occasion d'une grande "théâtralisation", tant sous forme de discours que de comportement, qui met en scène les fils prodigues et contribue à perpétuer le mythe de l'émigration. Cette seconde forme de "théâtralisation du secret" qui sous-tend le discours du processus de mythification de l'Europe, n'autorise aucune contradiction puisque lui et lui seul (le fils prodigue) revient de France et personne d'autre; qui plus est, c'est par lui que vient le salut et par conséquent, quelles que soient les dérives de ces propos, voire les mensonges proférés par ce dernier, le silence des siens symbolise le respect de ce jeu de rôle qu'incarne chacun des personnages. Entre autres exemples de ce "pacte de prudence" face aux comportements des uns et des autres, il y a ce que l'on pourrait appeler le "code de conduite" du Parisien (fils prodigue vivant à Paris). C'est-à-dire que, quel que soit leur tempérament, les Parisiens, dans leur marche triomphale sur la terre de leurs ancêtres, doivent se conformer aux constantes que sont, par exemple, le fait de donner des signes forts qui montrent que l'on fait désormais partie de l' "intelligentsia du quartier Latin", qu'on a acquis de "bonnes manières" et que même le maniement de la langue en est transformé grâce aux échanges culturels auxquels on a été confronté durant son séjour européen. Moki, le modèle de Massala Massala dans *Bleu blanc rouge*, par exemple, se permet même de critiquer le français pratiqué dans son pays, prétextant qu'il est "une suite inintelligible du *fironfonfon naspa*, du petit-nègre d'ancien combattant présomptueux et collectionneur de médailles" (Mabanckou 1998: 48); et de renchérir que "même ces imbéciles qui nous présentent le journal à la télé et à la radio au pays ne parlaient pas le vrai français de France" (*ibid.*).



D'aucuns, pour impressionner leurs convives, mettent un point d'honneur à citer, parfois au hasard, des phrases truffées de mots ou autres maximes en langues étrangères. L'extrait de la conversation suivante, à propos de l'apprentissage des langues étrangères, entre un "Parisien" en vacances dans son pays natal et les autochtones, montre la puissance de ces scènes avec, au centre, les nouveaux héros: "Very Important Person, expliqua Bali. Comment? On apprend plus l'anglais dans les écoles par ici ou quoi? demanda-t-il d'une manière arrogante..." (Kabamba 1995: 37-38). L'expression "par ici" stigmatise les pays en voie de développement en général et le Congo en particulier. Bali se considère comme ne faisant plus partie de ce "désert culturel", mais appartenant aux "VIP". Le personnage de Moki, dans *Bleu blanc rouge*, déclare sans autre forme de procès que même la nourriture du pays n'est plus conforme aux normes diététiques, en "ne mange[ant] plus le manioc ou le fougou, aliments de base qui l'avaient fait grandir. Il leur préférerait le pain. Le manioc et le fougou n'avaient aucune vertu diététique, constatait-il. Il regardait maladivement tout ce qu'il mettait dans sa bouche" (Mabanckou 1998: 57). Moki va jusqu'à attribuer l'éclaircissement de sa peau aux bénéfices de l'hiver et surtout aux meilleures conditions de vie de l'exilé. Or Massala Massala ne pourra pas non plus, à son retour, détruire ce discours, car personne n'est dupe. Dans cette théâtralisation des nouvelles redistributions des rôles sociaux, le Parisien comme ses proches demeurent indifférents à ce que chacun pense de l'autre, car tout le monde est figé dans sa position afin de respecter le rôle de chacun dans ce fragile équilibre social.

Jean-Marc Moura souligne que "la vérité de la situation (post) coloniale ne peut se dire que depuis la capitale de l'Empire, un véritable actant pousse les personnages à une analyse toujours plus fine de leur existence" (Moura 1999: 244). Dans ce contexte, les capitales occidentales deviennent des actants incontournables dans les mécanismes qui engendrent la peur et la crainte, d'autant plus qu'entre les ambitions de départ et les réalités du pays d'accueil, la barrière s'avère en bien des cas infranchissable. En dépit de la volonté farouche de l'intéressé de s'intégrer, ce dernier se heurte aux multiples tracasseries administratives qui amenuisent ses chances, d'où la tendance à se réfugier dans l'intimité du moi qui constitue son seul "espace de tranquillité". Le personnage de Cunégonde dans *La Préférence nationale* de Fatou Diome illustre l'une de ces stratégies. Etudiante en lettres modernes, elle n'a pas révélé à ses employeurs son parcours universitaire de peur de ne pas décrocher un emploi de femme de ménage. Cette omission volontaire a fait d'elle la femme de ménage idéale, puisque "noire" et "illettrée", et, par conséquent, naïve et pas dangereuse. Lorsque l'équilibre est rompu par la rencontre inattendue à la bibliothèque avec son employeur:

Il inspira un grand coup et poursuivit:

Vous auriez dû me dire que...

...que? Repris-je gaiement, qu'avant de laver des écuelles sur le bord de la Propontide, Cunégonde aimait écouter les leçons du professeur Pangloss, ou que la serpillière dessèche le carrelage et non le cerveau? (Diome 2001: 110)



L'impasse de l'intégration met en évidence les difficultés au quotidien de trouver, par exemple, un logement et un travail, à l'instar du personnage du roman *La Place des fêtes* à qui son propre fils rappelle les vraies raisons de sa discrétion envers les siens: "Papa, tu as de gros problèmes, des soucis de fric. Travail précaire, chômage, dépendance aux aides sociales, logement de porcs..." (Tchak 2001: 63). Il arrive que certains personnages atteignent le point de non-retour à cause des espoirs suscités par leur départ. Le sentiment d'échec occasionne chez certains personnages des troubles comportementaux qui les éloignent davantage de leur terre natale. Cette quête perpétuelle de réussite fait basculer certains personnages dans une sorte d'autocensure due à "une double exclusion" voire "expulsion", comme le souligne Farida Boualit à propos du personnage de Nabile Farès: "la nuance entre 'émigrer' et 'immigrer' s'annule en une expérience déterritorialisante de l'exil que prononce une double expulsion, celle du pays d'origine et celle du pays d'accueil" (Boualit 1995: 55); telle que la constate également ce même personnage de fils dans *Place des fêtes*: "Tu t'es retiré dans un silence de cadavre. Alors que la société française se refuse à toi, tu perds ton village et l'Afrique" (Tchak 2001: 65). Cette sensation d'être parfois devenu étranger à sa propre culture amène un personnage de *A la vitesse d'un baiser sur la peau* de Gaston-Paul Effa à la constatation suivante:

Je parlais des miens avec détachement, sans affection ni fierté, comme on parle de quelque chose d'inévitable. Mon obsession de ne plus apparaître comme l'étranger à fuir (en Europe) était encore si forte en moi que j'oubliais que l'on ne renie pas si facilement ses origines, que le séjour dans l'eau d'un tronc d'arbre ne le transforme pas en crocodile. (Effa 2007: 138)

Face au séjour prolongé de certains migrants au pays de cocagne, il est intéressant de rechercher les motivations profondes de la double prudence verbale qu'observent à la fois ces derniers et leur famille. Ce mur trouve son sens dans une sorte de consensus mutuel. Le migrant préfère préserver la naïveté des siens, pour lesquels ce qui compte, c'est plus le résultat que les moyens utilisés. Ce double "barrage" s'inscrit dans une logique binaire qui consiste, d'une part, à entretenir le mythe de l'Europe, sans lequel aucun espoir tant du côté de l'ambassadeur que de la famille n'est possible, et, d'autre part, à faire de l'Europe l'unique espace de promotion et de différenciation sociales. L'anoblissement par le voyage octroie au migrant et à tous les membres de sa famille une sorte de "référence sociale" qui souvent emporte dans son sillage tout le quartier qui l'a vu naître. D'autre part, cette double réserve que chacun observe permet d'entretenir l'éventualité de la ré-appropriation de sa destinée, en montrant que le salut est toujours possible. Le roman *Kin-la-joie, Kin-la-folie* nous donne à ce propos un exemple des plus éloquents. A la question de savoir ce qui l'a le plus décidé à partir en Europe, Macky répond en ces termes:

Le départ du zéro pointé en face de chez moi; un zèbre qui avait "cassé son bic" en rompant avec l'école, tout petit, afin de s'embarquer dans un commerce aléatoire. Dix ans après, le système entortillé du biz national l'avait écrasé, mais blindé. Il



s'évapore un matin sans diffuser l'annonce de départ. Si bien que lorsque des amis voulurent s'assurer s'il résistait toujours à la "conjoncture", ils piquèrent l'hypertension en apprenant que son nom figurait au bottin téléphonique de Paris. (Ngoye 1993: 154)

Par ailleurs, ceux pour qui la réussite n'est pas au rendez-vous se sentent contraints à la complicité tacite pour ne pas briser le rêve d'autres candidats à l'exil, car seul ce langage est compris et accepté par les leurs. Cette attitude est aussi une manière d'entretenir le rêve d'un conquérant, celui par qui le bonheur arrive. Plus le séjour est long, plus il permet aux siens de croire encore en ses chances de réussite, surtout lorsque l'attente est entrecoupée par quelques présents, comme le rappelle cet autre personnage de *Kin-la-joie, Kin-la-folie*:

Une fois sur place, j'ai dû me rendre à l'évidence: étudier coûte cher. Il m'a fallu chercher un boulot pour les financer. Là aussi, plouf! Mes revenus partaient dans le loyer, les transports, l'électricité. A peine croyais-je respirer lors de la paie suivante que le téléphone, les impôts, le crédit me rappelaient à leur bon souvenir. Depuis, je squatte et travaille au noir, ce qui m'évite de casquer. Le drame, si j'expédie un peu de fric à ma famille, ils croient là-bas que je siège au Conseil d'administration de la banque de France. (Ngoye, 1993: 158)

Pire, certains personnages, plutôt que d'affronter ce double échec, préfèrent couper les ponts définitivement avec leurs propres compatriotes de la diaspora qui pourraient informer leur famille restée au pays. L'exemple de Kufwakunputu, le personnage de *Kin-la-joie, Kin-la-folie*, dont le nom signifie mort en exil, est éloquent à ce sujet. N'ayant plus d'espoir de retourner au pays, puisqu'il ne réalise pas la fortune tant convoitée, il préfère se murer dans une absence complète en ne donnant plus aucun signe de vie à sa communauté:

Que signifie la mort pour un pauvre diable dont l'entourage se décime au gré des fléaux que les conjurations n'arrêtent? Que représente-t-elle lorsque son milieu éclate sous la pression de la misère, de l'injustice et de l'obscurantisme, et qu'elle plane jour et nuit sur les survivants? La mort n'est après tout qu'une étape, le passage d'un monde à un autre. Elle libère des angoisses et des tourments, délivre de l'impuissance. Et projette dans un état de grâce immense: la revanche sur l'enfer. (*ibid.*: 189)

Ses amis en viennent à se demander s'il n'est pas réellement mort "quelque part en Europe comme son nom l'indique" (*ibid.*: 148), car, comme le précise à ce propos le personnage de Massala Massala dans *Bleu blanc rouge*:

c'est un courage que d'arriver d'un long voyage sans un présent pour sa mère, pour son père, pour ses frères et soeurs. Cette angoisse habite l'intérieur de la gorge. Elle ôte les raisons de vivre. (Mabanckou 1998: 89)



Dans ces pages, notre souci a été d'analyser, d'une part, ce qui entoure les diverses transformations culturelles, vestimentaires voire langagières observées chez les personnages de retour sur leur terre natale et, d'autre part, de tenter de déceler l'impact de celles-ci sur les relations familiales. Mais le but était aussi d'essayer de cerner les évolutions socio-économiques réelles ou fantasmées qui sous-tendent les mythologies de la migration. Et enfin, nous avons voulu dégager des constantes qui régulent "le respect de l'anonymat" dans ses différentes occurrences, tant du côté des migrants, d'abord chez eux puis dans leur pays d'accueil, que de celui des autres membres de leur famille restés au pays. Paradoxalement, la prudence des migrants est dictée par une logique de survie qui les amène à négocier, voire renégocier, d'une part leur statut social (pays natal) et, d'autre part, leur propre avenir (pays d'accueil) ; souvent à leurs risques et périls, tant les dynamiques à l'oeuvre dans cette "sacralité du secret" dépassent largement le cadre individuel (puisqu'elles constituent désormais le gage d'un certain équilibre social). Cacher son identité est en définitive le principal moteur narratif, en ce sens qu'il lie et contraint les différents actants dans un jeu de rôles où les uns et les autres, sans être dupes, ne peuvent briser cette règle morale. C'est dans ce contexte que naît une sorte de dialogue de sourds au sens figuré comme au sens propre entre les différents protagonistes, car les différentes conduites des migrants sont symptomatiques des contradictions internes face aux démons narratifs des écrivains que sont la tendance au "pacte de vérité", mais aussi face aux événements qui touchent l'Afrique.

BIBLIOGRAPHIE

Bessière Jean, 1998, "Hybrides romanesques, interdiscursivité et intelligibilité commune", in Claude Simon, Italo Calvino, Botho Strauss, *Hybrides romanesques, fictions 1960-1995*, Paris, PUF, pp. 143-168.

Boualit Farida, 1995, "Le Chronotope de l'exil dans la production de Nabile Farès", in Bon Charles (Dir.), *Études Littéraires maghrébines; Littératures des immigrations 2: Exils croisés*, Paris, L'Harmattan, pp. 55-64.

Chevrier, Jacques. 2002. *Anthologie africaine I, Le roman et la nouvelle*, Paris, Hatier international, Coll. Monde Noir.

Diome Fatou, 2001, *La Préférence nationale*, Paris, Présence Africaine.

Effa Gaston-Paul, 2007, *A la vitesse d'un baiser sur la peau*, Paris, Anne Carrière.

Fettweis Nadine, 1995, *Les Écrivains du silence. Présentation des écrivains zairois non exilés. Littératures du Congo-Zaïre*, Actes du colloque international de Bayreuth (22-24 juillet 1993), Amsterdam, Rodopi.

Kabamba Maguy, 1995, *La Dette coloniale*, Montréal, Humanitas.

Mabanckou Alain, 1998, *Bleu blanc rouge*, Paris, Présence Africaine.

Mongo Beti, 1954, *Ville cruelle*, Paris, Présence Africaine.

Moura Jean-Marc, 1999, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF.



- Mudimbe Yes-Valentin, 1988, "Liminaire. Débats et Commentaires", *Revue Canadienne des Etudes Africaines*, 22, 2, pp. 288-290.
Ngoye Achille, 1993, *Kin-la-joie, Kin-la-folie*, Paris, L'Harmattan, Coll. Encre Noires.
Tchak Sami, 2001, *Place des fêtes*, Paris, Gallimard, Coll. Continents Noirs.
Thomas Dominic, 2000, "Official writers: The Engineers of the Congolese Soul", *South Central Review*, 17, 2, pp. 77-102.
Waberi Abdourahaman, 2003, *Transit*, Paris, Gallimard.

Marco Nuti est docteur de recherche de l'Université de Pise et de Strasbourg grâce à l'accord de cotutelle des deux universités (doctorats de « Memoria Culturale e Tradizione Europea » et de « Littérature Française Comparée »). Chargé de cours à l'Université Marc Bloch II de Strasbourg, il y a enseigné la littérature comparée dans les années 2005 à 2007. Rentré en Italie, il y est actuellement professeur de français à l'école secondaire. Auteur de plusieurs articles de littérature comparée dans des revues italiennes et françaises, Marco Nuti a publié aussi des essais dont *Metamorfosi del sogno: fantasmagorie e deliri onirici in Maupassant, Baudelaire, Proust, Breton e Michaux* (Schena, septembre 2009) et *Ecrivains inspirés par Paul Cézanne: de Rilke à Virginia Woolf* (L'Harmattan, septembre 2009).

vigarello@katamail.com